



Pas pleurer

mise en scène **Anne Monfort**

d'après le roman de **Lydie Salvayre**

création au Oui! Festival de théâtre en français

Barcelone, 7 et 8 février 2019

distribution / mentions

Adaptation du roman de
Lydie Salvayre

Conception et mise en scène
Anne Monfort

Avec
Anne Sée et Marc Garcia Coté

Création vidéo
Julien Guillery

Dramaturgie
Laure Bachelier-Mazon

Scénographie
Clémence Kazémi

Création lumières et régie générale
Cécile Robin

Création son
Julien Lafosse

Production
Coralie Basset

Diffusion
Florence Francisco - Les Productions de la Seine

Relations presse
Olivier Saksik - Elektronlibre

Le film a été tourné en octobre 2017 à Barcelone et a été coréalisé par Emmanuel Barraux, Julien Guillery et Anne Monfort

Production day-for-night
Coproduction Oui! Festival de théâtre en français de Barcelone - Espagne

Soutiens Institut Français dans le cadre de Théâtre Export, Centre Dramatique National de Besançon Franche-Comté, CENTQUATRE-PARIS, Le Colombier - Cie Langajà Bagnolet
Remerciements à 31 Juin Films

La compagnie day-for-night est conventionnée par la DRAC Bourgogne - Franche-Comté, soutenue par la Région Bourgogne Franche-Comté et dans ses projets par le Conseil départemental du Doubs et la Ville de Besançon.

calendrier création 2017/2018/2019

Quatrième trimestre 2017
Rencontre avec l'auteure et adaptation

30 et 31 octobre 2017
Tournage du film - Barcelone (Espagne)

13 janvier 2018
Lecture - Le Colombier - Cie Langajà Bagnolet (93)

Du 24 au 28 septembre et du 5 au 11 novembre 2018
Résidences - CDN de Besançon-Franche Comté (25)

Du 7 au 20 janvier 2019
Résidence - CENTQUATRE - Paris (75)

Du 21 au 26 janvier 2019
Résidence - Oui! Festival de théâtre en français, Barcelone (Espagne)

Les 7 et 8 février 2019 **CRÉATION**
Oui! Festival de théâtre en français, Barcelone (Espagne)

calendrier diffusion

Du 2 au 7 avril 2019
Le Colombier - Cie Langajà Bagnolet (93)

Les 13 et 14 février 2020
La maison - Nevers (58)

Le 17 mars 2020
Scène nationale - Aubusson (23)

Le 19 mars 2020
L'arc, scène nationale - Le Creusot (71)

Du 22 au 24 avril 2020
Le parvis, scène nationale - Tarbes (65)



note d'inten tion

Témoigner

Je m'interroge souvent, dans mes spectacles, sur la façon dont le corps est traversé par le politique, qu'il le veuille ou non. C'est, je crois, pour cette raison, au départ, que j'ai voulu adapter le roman de Lydie Salvayre, qui raconte l'histoire de sa mère Montse, traversée dans son corps par la révolution espagnole de 1936, par la retirada, et dans sa langue « fracagnole » par l'exil. Et aussi, car ce roman est venu entre mes mains par l'intermédiaire de mon père. Il y a eu donc, assez vite, une histoire de générations dans tout ça.

En creux du portrait de sa mère, Lydie Salvayre pose un autre portrait, le sien, d'autrice, de femme, de fille, d'héritière. Je crois que c'est surtout cela que j'ai voulu raconter et comment, à leur tour, les héritiers de l'histoire familiale et politique transmettent. Les aisances et les réticences de ces transmissions degré 2. C'est ce qui m'a amenée, je crois, à penser ce spectacle comme un dialogue entre une femme depositaire de la mémoire de sa mère et un jeune homme, qui serait la troisième génération et regarde l'histoire avec un angle politique d'aujourd'hui, celui d'une Espagne encore traversée par la question des « nationaux ». De même que Lydie Salvayre, écrivant son livre, confronte la matière intime livrée par sa mère à une histoire racontée par les livres, au témoignage de Bernanos dans *Les Grands cimetières sous la lune*, nos deux personnages, Lidia et Marc essaient de comprendre, de relier l'intime et le politique, leurs connaissances historiques, psychologiques, scientifiques.

La rêverie autour du roman est devenue une rêverie sur l'histoire, sur la mémoire et les émotions que ces dernières charrient. Comment la mémoire passe à la génération suivante, dans les corps, dans les actes ? Quelles sont les traces dans une ville, cachées ou montrées ? Comment raconter ce qu'on ne peut pas raconter, par les mots, par les images, par les sensations ? Ce chemin, nécessairement heurté, se confronte à des vides, à l'invention, à des ruptures de formes entre la littérature, le cinéma, le théâtre. Et au final, comme dans toute quête, c'est la quête elle-même qui devient centrale, et constitue l'objet scénique ou filmique.

Anne Monfort

Ça va nous
renforcer
la morale.
On dit le
ou la?

place de l'image dans *Pas pleurer*

Pas pleurer a une place importante dans mon travail de metteur en scène car c'est la première fois que sur le plateau, je fais se rencontrer le théâtre et le cinéma.

J'avais eu précédemment l'occasion de travailler avec des performeurs, des musiciens, de créer des formes hybrides où le dispositif plastique est premier, précédent et déterminant le texte dans le processus de création. Je pense ainsi aux *Fantômes ne pleurent pas*, forme qui divisait le groupe de spectateurs et le plateau en deux, et où, des deux côtés du rideau, se déroulait une pièce différente. Je pense à *Tout le monde se fout de la demoiselle d'Escalot*, qui réunissait une performeuse évoluant dans 100 kilos de miel, une comédienne et un musicien. Dans mes derniers spectacles, *Morgane Poulette* et *Désobéir-Le monde* était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé, j'ai travaillé sur des dispositifs théâtraux mais où l'influence picturale avait son importance - dans les corps des acteurs de *Désobéir* s'incarnent brièvement des tableaux du Caravage, la rencontre de *Morgane Poulette* avec le bassin d'eau qui entoure la comédienne évoque les préraphaélites anglais. Le cinéma est aussi une source d'inspiration constante dans mon travail, que ce soit par le mode de jeu des acteurs, le goût de saisir des moments de non-jeu comme le faisaient les cinéastes de la Nouvelle Vague, ou dans le système de montage, avec des cut et des fondus mènent d'une scène à l'autre dans une dramaturgie qui est rarement linéaire, mais relève plus de l'association d'idée, comme le scénario peut le pratiquer.

Pas pleurer est un nouveau pas pour moi dans la rencontre entre théâtre, cinéma et dispositif plastique. C'est la première fois que je tourne un film pour le théâtre, accompagnée pour ce faire d'un cadreur de cinéma, Julien Guillery, qui a travaillé notamment pour la réalisatrice Aurélie Georges.

Adaptation du roman éponyme de Lydie Salvayre, le spectacle est porté par deux acteurs, Anne Sée et Marc Garcia Côté, en français et en catalan, à la fois narrateurs et personnages. L'idée d'un film dans le spectacle s'est imposée très vite, comme un complément ou un hors-champ du roman. Ce dernier évoque l'année 1936 en Espagne, la naissance et l'écrasement de la République par Franco, par les yeux de la mère de l'auteur et ceux de Bernanos. Je voulais introduire un contrepoint contemporain à la fable racontée par le roman, et le travailler en regard d'images de Barcelone aujourd'hui.

L'interaction entre le film et le spectacle sera triple, ce qui correspondra à différents types de diffusion du film, projeté sur des tissus plus ou moins opaques selon les moments, permettant une transparence et une intégration des acteurs dans les plans ou créant un écran que les acteurs peuvent regarder, telle la mère de l'auteur racontant sa première expérience de cinéma :

- le film pourra jouer comme un décor en arrière-plan : pour ce faire, nous avons tourné des plans très longs dont on pourrait croire qu'il s'agit de plans fixes jusqu'à ce qu'apparaisse un léger mouvement dans l'image - un plan d'une grande maison qui pourrait être celle où la mère de l'auteur se présente au début du roman pour être embauchée comme bonne à tout faire, un plan de Barcelone au petit matin où finit par passer une voiture... Dans la construction de ces films, nous avons pensé à *News from home* de Chantal Akerman, qui filme New York vide, souvent à l'aube, dessinant de grandes perspectives grâce au dessin des rues.

- le film aura une fonction quasi documentaire, à la Piscator, se superposant au spectacle, passant au premier plan, la voix des acteurs passant quasiment en voix off : ainsi, en regard du texte racontant les exactions des « nationaux » de l'époque franquiste, apparaîtront des plans des manifestations à Barcelone aujourd'hui, des partisans de l'indépendance catalane ou des partisans de Madrid. Ces plans surexposés, très lumineux, auront un effet de réel, plaçant le spectateur dans l'ici et maintenant. À l'inverse, quelques plans pris à la volée notamment d'un bal improvisé dans le quartier de Graça à la tombée du jour, brouilleront les pistes du temps, entre les années 30 et aujourd'hui.

- enfin, les images pourront fonctionner comme un court-métrage qui sera diffusé comme tel au milieu du spectacle. Une partie des plans que nous avons tourné correspond à un hors-champ du livre, une fable parallèle, celle d'une femme en errance dans Barcelone, qui pourrait être un double de Lydie Salvayre sur les traces de sa mère. Dans ce petit montage, Anne Sée erre dans Barcelone, dans des rues vides, semble parfois reconnaître un endroit, un parc, une fontaine. Ces images s'inspirent du mystère des films de Rivette, l'errance dans la ville peut rappeler Anna Magnani à la fin de Fellini *Roma*. Cette histoire parallèle sera comme une bulle onirique au milieu du spectacle, image aussi des souvenirs tronqués de la mère de l'auteur et des mystères qui demeurent.

extraits

Noir / voix off d'une femme âgée

-Lidia, sers-moi une anisette, ma chérie.

Por favor hija mia. Une goutte. Une gouttelette.

Je vais mourir demain et tu veux m'empêcher de boire une anisette ?

Et tout d'un coup, je frissonne (touche mon bras ! touche !), un jeune homme, debout, très droit, se met à réciter un poème. C'est un français. Il récite des versos qui parlent de la mer. Il est beau comme un dieu, ma chérie. Il a des mains de fille et des habits d'artiste, je le revois comme si c'était ayer. On dit plus rien. On l'écoute. Et à la fin du poème, on l'applaudit à tout rompre.

(...)

On entend, filtré dans une radio, un discours d'homme politique.

ELLE résume très rapidement « Ce sont les mêmes crapules », rappelle en improvisation que face aux anarchistes, il y avait les communistes, que face à José il y avait Diego « Eran la noche y el dia ». On entre peu à peu dans le texte, et dans une situation où Diego fait un discours. Tous les signes scéniques rappellent un discours politique actuel, avec les tics de langage et de gestuelle correspondant. C'est le même acteur qui joue José et Diego.

ELLE Puis c'est au tour de Diego de prendre la parole.

Il a le sérieux d'un ministre, le ton abrupt, sévère. Il veut montrer qu'il a de la trempe. Il veut montrer qu'il est un hombre con huevos : paroles rudes, maîtrise des émotions et propos mesurés pour mieux marquer sa différence avec les excités en rouge et noir.

DIEGO Lui n'est pas favorable aux projets démagogiques et au folklore révolutionnaire. Tout le blabla romantico-pubertaire

ELLE (expression lue dans *El Mundo Obrero*, son magasin d'idées),

DIEGO les grandes phrases pompeuses qui ne sont qu'un miroir aux alouettes libertaires

ELLE (expression lue dans *El Mundo Obrero*),

DIEGO les fabulations fumeuses qui en font accroire aux naïfs en faisant miroiter des mensonges à paillettes

ELLE(expression lue dans *El Mundo Obrero*),

DIEGO les promesses mirobolantes et sans cesse ajournées des marchands d'illusions, il s'en méfie comme de la peste. Tous ces verbiages sans rapport avec la réalité risquent d'entraîner le village vers « un desmadre » (le mot, intraduisible, fait beaucoup d'effet sur la population paysanne).

Il faut y mettre le holà. Ce ne sont que projets aventureux qui flattent l'espoir sur l'instant, mais finissent en désastre. Por un provecho mil danos, pour un bien mille maux, assure-t-il avec cet air de gravité qui impressionne et dans une sorte d'enthousiasme froid.

ELLE Voilà qui est raisonné.

Les paysans hochent la tête.

DIEGO Lui entend se porter au devant des besoins du peuple

ELLE (j'ai le sentiment d'entendre nos, dis-je. Ce sont les mêmes crapules, dit ma mère).

extraits (suite)

DIEGO Et pour cela, garder la tête froide, être réaliste (le mot réaliste fait aussi forte impression), refroidir le prurit d'idéal, faire preuve de maturité politique, por Dios.

ELLE Toute la rhétorique de la pétioche, murmure José, frémissant de colère.

DIEGO Diego a constaté qu'il régnait depuis quelques jours dans le village un désordre regrettable, et pour tout dire une chienlit, mais lui, au lieu d'encherir comme certains le font

ELLE(putain, je vais lui péter la gueule, murmure José),

DIEGO lui, préconise d'y remédier. De l'ordre. De la rigueur. Et de la discipline. Sans eux, rien de possible. ELLE Applaudissements fournis.

JOSÉ José, furieux et décontenancé, décide alors de se faire entendre. En s'efforçant de dissimuler son désarroi et de contenir les battements de son coeur, il lance les grands mots magiques Commune, Justice, Liberté, les grands mots qui bouleversent et qui ferment les coeurs aux premiers jours d'une révolte, mais se galvaudent vite dès lors qu'on en abuse.

ELLE Et c'est ce qu'il advient. Ces mots ne brillent plus et ne déclenchent plus la ferveur des débuts. Jose a ébloui les jours passés avec ses rêves en rouge et noir, aujourd'hui c'est Diego qui impressionne par un bon sens dont peu le soupçonnaient

(el tiempo hace y deshace, un tal gusta un dia y disgusta otro dia, hay que acostumbrarse, commente ma mère qui parle quelquefois comme un publicitaire.)

JOSÉ José lui, un peu blessé dans son orgueil et quelque peu déconfit, se dit DEMAIN N'EST PAS ENCORE.

Changement d'intensité lumineuse. Parole très intime, très proche du public, comme si elle voyait les choses en les évoquant. En fond de scène, des images sombres, peu identifiables, comme des restes de tableaux de Goya.

(...)

Pendant des mois, écrit Bernanos, « des équipes de tueurs, transportées de villages en villages par des camions réquisitionnés à cet effet, abattent froidement des milliers d'individus jugés suspects ». Et le très enfoiré Archevêque de Palma, qui en est informé comme tout le monde, ne s'en montre pas moins, chaque fois qu'il le peut, et comme si de rien n'était, « aux côtés de ces exécuteurs dont quelques-uns ont sur les mains la brève agonie d'une centaine d'hommes. « Comme si de rien n'était, des prêtres distribuent à leurs ouailles des images de la Sainte Croix entourée de canons (ma mère en conserve une dans sa malle à photos)

Comme si de rien n'était, des recrues carlistes portant le Sacré Coeur de Jésus cousu sur leur chemise abattent au nom du Christ Roi des hommes qu'un simple mot a déclaré suspects.

Comme si de rien n'était, l'Episcopat espagnol, vendu aux meurtriers, bénit la terreur que ces derniers instaurent *in nomine Domini*.

Et comme si de rien n'était, toute l'Europe catholique ferme sa gueule.

Devant cette hypocrisie immonde, Bernanos éprouve un dégoût innommable.

J'éprouve le même, des années après.

Au seuil d'écrire son livre et de dénoncer les méfaits de cette Eglise, Bernanos hésite un instant. Qu'a-t-il à gagner à cette entreprise ? Et qu'ai-je moi-même, me dis-je, à gagner à la faire revivre ?

Cut net. Comme une discussion entre les acteurs mais qui porte encore la trace de l'histoire qui précède.

extraits (suite)

ELLE As-tu compris qui étaient les nationaux ? me demande ma mère à brûle pourpoint, tandis que je l'aide à s'asseoir dans le gros fauteuil en ratine verte installé près de la fenêtre.

LUI Il me semble que je commence à le savoir. Il me semble que je commence à savoir ce que le mot national porte en lui de malheur. Il me semble que je commence à savoir que, chaque fois qu'il fut brandi par le passé, et quelle que fut la cause défendue (Rassemblement National, Ligue de la Nation française, Révolution Nationale, Rassemblement National Populaire, Parti National Fasciste...), il escorta inéluctablement un enchaînement de violences, en France comme ailleurs. L'Histoire, sur ce point, abonde en leçons déplorables.

(...)

Ma mère a oublié l'année 1938 et toutes celles qui ont suivi. Je n'en saurai jamais que ce qu'en disent les livres.

Elle a oublié les petits événements (petits au regard de l'Histoire et perdus pour toujours) et les grands (que j'ai pu retrouver).

Elle a oublié qu'en 38 les mauvaises nouvelles assombrirent le ciel d'Espagne, et que l'armée républicaine perdit chaque jour du terrain.

Elle a oublié qu'au mois de mars de la même année, la Brigade Botwin, constituée de volontaires juifs venus de tous pays, fut entièrement décimée à Lerida.

Elle a oublié que la grande ville où elle avait connu le plus bel été de sa vie et sans doute le seul, elle a oublié que cette grande ville tomba en loques, ses glorieuses banderoles en loques, ses affiches rouges en loques, ses rues désertes en loques, comme le moral de ses habitants.

Elle a oublié qu'en septembre les accords de Munich furent signés, et Daladier acclamé pour les avoir signés (Cocteau criant Vive la Paix Honteuse ! Bernanos, au désespoir, déclarant : La paix honteuse n'est pas la paix ; Nous buvons tous ici la honte à pleine gorge, à pleine gueule ; Une honte irréparable ; Nous en porterons toute la responsabilité devant l'Histoire).

Elle a oublié que le 30 avril, le premier ministre Negrin constitua un gouvernement d'Union Nationale dans l'idée qu'il ne s'agissait plus désormais de vaincre mais d'entrer en négociation avec le général Franco, lequel, bien entendu, refusa. Ma mère, sur les conseils de son mari, quitta son village juste avant que ne sévissent les vengeances.

Elle partit le matin du 20 janvier 1939, à pied, avec Lunita dans un landau, et une petite valise où elle avait rangé deux draps et des vêtements pour sa fille.

Une dizaine de femmes et d'enfants l'accompagnaient.

Le petit groupe rejoignit la longue cohorte de ceux qui fuyaient l'Espagne, encadrés par la 11^e division de l'armée républicaine. Ce fut ce que, pudiquement, on appela la Retirada. Une colonne interminable de femmes, d'enfants et de vieillards, laissant derrière elle un sillage de bagages crevés, de mules mortes allongées sur le flanc, de pauvres hardes gisant dans la boue, d'objets hétéroclites emportés à la hâte par ces malheureux comme des fragments précieux de leur chez-soi puis laissés en route quand l'idée même d'un chez-soi avait totalement disparu des esprits, quand d'ailleurs toute pensée avait disparu des esprits.

Pendant des semaines, ma mère marcha du matin jusqu'au soir, garda la même robe et la même veste raides de boue, se lava à l'eau des ruisseaux, s'essuya à l'herbe des fossés, mangea ce qu'elle trouvait sur les chemins ou la poignée de riz distribuée par les soldats de Lister, ne pensant à rien d'autre qu'à mettre un pied devant l'autre et à s'occuper de sa fillette à qui elle imposait ce calvaire.

Bientôt elle abandonna le landau devenu trop encombrant et fit, d'un drap noué autour de ses épaules, un berceau pour Lunita, qui devint comme une partie d'elle-même. C'est ainsi qu'elle avançait, plus forte et plus libre maintenant qu'elle portait sa fillette contre son corps.

Elle eut faim, elle eut froid, elle eut mal dans les jambes et dans tout le corps, elle dormit sans dormir, tous ses sens en alerte, sa veste repliée en guise d'oreiller, elle dormit à même le sol, sur un lit de branches, dans des granges abandonnées, dans des écoles désertes et glacées, les femmes et les enfants tellement entassés les uns contre les autres qu'il était impossible de bouger un bras sans se heurter à d'autres, elle dormit enveloppée dans une mince couverture marron qui laissait pénétrer l'humidité du sol (ma mère : cette couverture tu la connais, c'est la couverture du repassage), sa petite fille serrée contre sa poitrine, les deux jointes comme un seul corps et comme une seule âme,

extraits (suite)

sans Lunita je ne sais pas si j'aurais continué.

Elle fut, malgré sa jeunesse, dans une fatigue sans nom, mais elle continua chaque jour à mettre un pied devant l'autre, ADELANTE ! l'esprit uniquement occupée à trouver les moyens de survivre, se jetant à terre ou dans un fossé dès qu'apparaissaient les avions fascistes, le visage écrasé sur le sol et son enfant contre elle, terrifiée de peur et suffocante à force de pleurer, son enfant à qui elle murmurait Ne pleure pas ma chérie, ne pleure pas mon poussin, ne pleure pas mon trésor, se demandant en se relevant couverte de terre si elle avait eu raison de faire subir cette apocalypse à sa fillette.

Mais ma mère avait 17 ans et le désir de vivre. Elle marcha donc pendant des jours et des jours son enfant sur le dos vers un horizon qui lui semblait meilleur de l'autre côté de la montagne. Elle marcha pendant des jours et des jours dans un paysage de décombres et atteignit la frontière du Perthus le 9 février 1939. Elle resta quinze jours dans le camp de concentration d'Argelès-sur-mer-dans les conditions que l'on sait, puis fut dirigée vers le camp d'internement de Mauzac où elle retrouva Diego, mon père.

Après maintes péripéties, elle finit par échouer dans un village du Languedoc, où elle dut apprendre une nouvelle langue (à laquelle elle fit subir un certain nombre d'outrages) et de nouvelles façons de vivre et de se comporter, pas pleurer.

Elle y vit encore aujourd'hui.

l'équipe

Anne Monfort

mise en scène

Anne Monfort crée la compagnie day-for-night en 2000. Elle met en scène plusieurs textes de l'auteur allemand Falk Richter qu'elle traduit également : *Dieu est un DJ* (2002), *Tout. En une nuit.* (2005), *Sous la glace* (2007), *Nothing hurts* (2008). Elle accompagne aussi Richter sur ses projets en France, notamment *Je suis Fassbinder*, co-mis en scène par Falk Richter et Stanislas Nordey. Artiste associée au Granit – Scène nationale de Belfort entre 2007 et 2010, elle crée notamment *Laure*, *Next door*, *Si c'était à refaire*, *Les fantômes ne pleurent pas* et le diptyque *Notre politique de l'amour*, composé de *Tout le monde se fout de la demoiselle d'Escalot* et *Ranger (Sa vieille maîtresse)* présenté au Théâtre GiraSole d'Avignon OFF en 2011. Elle crée *Quelqu'un dehors, moi nulle part* en mars 2012 et *Exit*, forme courte présentée au festival 360 en juin 2013, deux textes de Sonia Willi. En 2013/2014, elle reprend les inédits et extraits du journal d'écriture de Falk Richter pour mettre en scène *Et si je te le disais, cela ne changerait rien*. Elle est invitée au Festival de Caves pour les éditions 2014, 2015, 2016, 2017 et 2018 où elle crée *Black House* - librement inspiré des figures de Rosa Luxemburg, des Pussy Riots, de la RAF et de textes d'Alfred Döblin, *Temps Universel +1* de Roland Schimmelpfennig, *Perséphone 2014* - adapté du roman de Gwenaëlle Aubry et *Morgane Poulette*, à partir de deux textes de Thibault Fayner (*La Londonienne* et *Le Camp des Malheureux*) et *La Méduse démocratique*. La saison 2015/2016 est celle de la création de *No(s) Révolution(s)*, commande passée à deux auteurs, Mickael de Oliveira et Ulrike Syha, spectacle créé en France, en Allemagne et au Portugal avec une équipe internationale. En 2017-2018, elle reprend *Morgane Poulette* en version plateau au Colombier - Cie Langajà Bagnole et y présente également la création *Désobéir - Le monde était dans cet ordre là quand nous l'avons trouvé*, écriture de plateau à partir des textes de Mathieu Riboulet. Les créations d'Anne Monfort s'articulent autour de la question du point de vue, de dispositifs qui impliquent des narrations alternant entre documentaire et fiction, d'un jeu d'acteur entre jeu et non-jeu. Le corps de l'acteur s'y doit d'être une surface de projection pour les avant-plans, des arrière-plans, des zooms avant et arrière que le cerveau du spectateur fait en permanence. Elle a travaillé sur des formes plastiques, des petites formes, et aime à confronter plusieurs types

d'écriture textuelle - poétique, fictionnel et documentaire - et scénique, en travaillant sur les images et la musicalité selon un système de montage au sens cinématographique du terme.

Anne Sée

comédienne

Au théâtre, elle a joué sous la direction de Jacqueline Ordas, Daniel Mesguch, Jean-Louis Benoît, Yuhui Chen, Jean-Paul Wenzel, Olivier Perrier, Arlette Namiand et Yves Reynault, Jean-Louis Hourdin, Agnès Laurent, Matthias Langhoff, Bernard Bloch, Guy Delamotte, Michel Deutsch, Laurence Mayor, Luc Ferrari, Richard Sammut, Frédéric Béliet-Garcia, Eric Elmosnino, May Bouhada, Olivier Martinaud, Gilberte Tsai. André Engel l'a dirigée dans *Le Jugement dernier* de Ödon von Horvath et dans *Le Roi Lear* de Shakespeare. Avec Jacques Vincey, elle fut Madame de Saint-Fond dans *Madame de Sade* de Mishima et la femme de la pièce d'Arne Lygre *Jour souterrains*. Complice de Claire Lasne-Darcueil depuis 1996, elle a notamment joué dans *Platonov*, *Ivanov*, *L'Homme des bois*, *La Mouette*, *Trois sœurs*. En 2013-2014, elle a joué dans *Perturbation* de Thomas Bernhard adapté et mis en scène par Krystian Lupa, *Andromaque* de Racine mis en scène par Frédéric Constant. Elle a déjà joué avec Anne Monfort dans *Et si je te le disais, cela ne changerait rien* et *No(s) révolution(s)*.

Marc Garcia Coté

comédien

Il s'est formé à l'Institut del Teatre à Barcelone puis au CNSAD à Paris. Il a joué dans *L'importance d'être Constant* de Wilde au Théâtre Akadémia, dans *Flèches de l'ange de l'oubli* et *Vagues nouvelles* de Klamm de Sanchis Sinisterra, mises en scène par l'auteur. Au Théâtre National de Catalogne, il a joué dans *Notre mort de tous les jours* de Manuel de Pedrolo. Au Centro Dramático Nacional à Madrid il a joué dans *Le Roi Lear*

mise en scène par Gerardo Vera. A la Scène Nationale de Bourges il a joué dans *Carmen Chantier*, mise en scène par Simon Hatab, *Macbeth* une production de FEI Barcelona. Il a joué aussi dans *Les Fusils de la mère Carrar* de Brecht mise en scène par Oriol Broggi, *Trànsits* de Carles Batlle mise en scène par Magda Puyo, *La Casa en Obres* mise en scène par Pep Tosar, *Règle de trois* de Joan Casas, *El público* de Lorca de Jordi Prat i Coll, etc. *Richard III* (Ramón Simó), *Mesure par Mesure*, *Comme il vous plaira*, *Richard II* (Cécile-Garcia Fogel), *Les Monologues de Feydeau* avec Nada Strancar, *Après la pluie* de Sergi Belbel par Joan Anguera, etc.

Clémence Kazemi

scénographie

Clémence Kazemi fait ses études en Arts du spectacle à l'université de Nanterre et en architecture à l'école de Paris - la Villette, elle suit les cours du Laboratoire d'étude du mouvement à l'École internationale Jacques Lecoq. Elle assiste le scénographe Bernard Michel pour, entre autres, des opéras mis en scène par Klaus Mickaël Grüber à L'Opéra Bastille et à la Monnaie de 2004 à 2006. Elle travaille à partir de 2005 avec Lucio Fanti pour des scénographies à l'Opéra de Lyon, au Théâtre national de Strasbourg, à La Colline, à l'Odéon, à la Comédie-Française... avec des metteurs en scène tels que Bernard Sobel, Luc Bondy, Lukas Hemleb, Gérard Desarthe. A partir de 2003 elle signe la scénographie sur les mises en scène de Cristel Alvès-Meira, Frédéric Fachéna, Diabolus in musica, Hassane Kouyaté, Julie Timmerman. A partir de 2008, elle rejoint la compagnie T.O.C. et la metteuse en scène Mirabelle Rousseau, dont elle signe les scénographies et les costumes des pièces *Turandot ou le congrès des blanchisseurs* (2008), *Le Théâtre Merz* (2008), *Le Précepteur* (2011), *l'Arve et l'Aume* (2014). En 2013 elle rencontre Dorian Rossel avec qui elle travaille pour *Oblomov* (Comédie de Reims) et *Une femme sans histoire* (La bâtie 2014, Genève). Elle travaille avec Anne Monfort depuis 2016 et a signé les scénographies et costumes de *No(s) révolution(s)*, *Morgane Poulette* et *Désobéir-Le monde était dans cet ordre-là quand nous l'avons trouvé*. Elle enseigne également la scénographie depuis 2011.

Cécile Robin

lumières

Cécile Robin travaille depuis 2005 avec des compagnies de théâtre comme day-for-night pour qui elle a conçu les lumières de huit spectacles. Elle travaille avec des compagnies de danse ou sur des spectacles jeune public (cie Coup de Poker, cie ACA) tant en conception et régie lumière qu'en régie générale. Elle a aussi été régisseur lumière au Théâtre du Peuple de Bussang pendant quatre ans. Depuis 2008, elle tourne avec le CCN de Créteil (régie générale, régie lumière) et a assisté l'éclairagiste Yoann Tivoli sur les dernières créations. Elle a conçu les lumières de *Répertoire#1* présenté aux Nuits de Fourvière en 2014. Depuis 2013, elle est éclairagiste pour la cie Equinote (spectacle équestre sous chapiteau). Outre le spectacle, elle a participé à l'éclairage d'expositions pour de la muséographie (Musée de l'Homme, Château de Chamerolles). En 2011, elle commence à travailler avec « porté par le vent » sur un projet de structures volantes lumineuses, les « lumineoles » présentés à la fête des Lumières de Lyon en 2012.



Photos © Rita Martinos et Cécile Robin / Conception day-for-night et Anais Renner (Copilote)

contacts

day-for-night

Friche artistique de Besançon
10 avenue de Chardonnet 25000 BESANÇON
contact@dayfornight.fr / www.dayfornight.fr

production

Coralie Basset
07 69 13 49 01 - coralie@dayfornight.fr

diffusion France

Florence Francisco - Les Productions de la Seine
06 16 74 65 42 - francisco.florence@orange.fr

diffusion Espagne

François Vila - Oui! Festival de théâtre en français
+34 747 850 177 - francoisvila@gmail.com

relations presse

Olivier Saksik - Elektronlibre
06 73 80 99 23 - olivier@elektronlibre.net